

anthropozoologica

2024 • 59 • 3

OBSERVATION ZOOLOGIQUE, EXPÉRIENCE
ET EXPÉRIMENTATION SUR L'ANIMAL.
ANTIQUITÉ – MOYEN ÂGE

Édité par Anaëlle BROSETA, Alessandra SCACCUTO & Arnaud ZUCKER

Titiller, manipuler et observer les animaux
chez Abū l-Hāmid al-Ġarnāṭī (m. 1169)

Jean-Charles DUCÈNE

art. 59 (3) — Publié le 15 mars 2024
www.anthropozoologica.com

cnrs Inist

PUBLICATIONS
SCIENTIFIQUES



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION / *PUBLICATION DIRECTOR*: Gilles Bloch
Président du Muséum national d'Histoire naturelle

RÉDACTRICE EN CHEF / *EDITOR-IN-CHIEF*: Joséphine Lesur

RÉDACTRICE / *EDITOR*: Christine Lefèvre

RESPONSABLE DES ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES / *RESPONSIBLE FOR SCIENTIFIC NEWS*: Rémi Berthon

ASSISTANTE DE RÉDACTION / *ASSISTANT EDITOR*: Emmanuelle Rocklin (anthropo@mnhn.fr)

MISE EN PAGE / *PAGE LAYOUT*: Emmanuelle Rocklin, Inist-CNRS

COMITÉ SCIENTIFIQUE / *SCIENTIFIC BOARD*:

Louis Chaix (Muséum d'Histoire naturelle, Genève, Suisse)
Jean-Pierre Digard (CNRS, Ivry-sur-Seine, France)
Allowen Evén (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Bernard Faye (Cirad, Montpellier, France)
Carole Ferret (Laboratoire d'Anthropologie sociale, Paris, France)
Giacomo Giacobini (Università di Torino, Turin, Italie)
Lionel Gourichon (Université de Nice, Nice, France)
Véronique Laroulандie (CNRS, Université de Bordeaux 1, France)
Stavros Lazaris (Orient & Méditerranée, Collège de France – CNRS – Sorbonne Université, Paris, France)
Nicolas Lescureux (Centre d'Écologie fonctionnelle et évolutive, Montpellier, France)
Marco Masseti (University of Florence, Italy)
Georges Métailié (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Diego Moreno (Università di Genova, Gênes, Italie)
François Moutou (Boulogne-Billancourt, France)
Marcel Otte (Université de Liège, Liège, Belgique)
Joris Peters (Universität München, Munich, Allemagne)
François Poplin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean Trinquier (École normale supérieure, Paris, France)
Baudouin Van Den Abeele (Université catholique de Louvain, Louvain, Belgique)
Christophe Vendries (Université de Rennes 2, Rennes, France)
Denis Vialou (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean-Denis Vigne (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Arnaud Zucker (Université de Nice, Nice, France)

COUVERTURE / *COVER*:

« Une magie cruelle. Médée fait la démonstration de son pouvoir magique sur un vieux bélier démembré qui sort intact et rajeuni de son chaudron. » Staatlichen Antikensammlungen, Munich (inv. 2408). Crédit: ArchaiOptix ([CC BY-SA-4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)) / "Cruel magic. Medea demonstrates her magical power on a dismembered old ram, which emerges intact and rejuvenated from its cauldron." Red-figure pottery, Staatlichen Antikensammlungen, Munich (inv. 2408). Credit: ArchaiOptix ([CC BY-SA-4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)).

Anthropozoologica est indexé dans / *Anthropozoologica is indexed in*:

- Social Sciences Citation Index
- Arts & Humanities Citation Index
- Current Contents - Social & Behavioral Sciences
- Current Contents - Arts & Humanities
- Zoological Record
- BIOSIS Previews
- Initial list de l'European Science Foundation (ESF)
- Norwegian Social Science Data Services (NSD)
- Research Bible

Anthropozoologica est distribué en version électronique par / *Anthropozoologica is distributed electronically by*:

- BioOne® (<http://www.bioone.org>)

Anthropozoologica est une revue en flux continu publiée par les Publications scientifiques du Muséum, Paris, avec le soutien du CNRS.

Anthropozoologica is a fast track journal published by the Museum Science Press, Paris, with the support of the CNRS.

Les Publications scientifiques du Muséum publient aussi / *The Museum Science Press also publish*: *Adansonia*, *Zoosystema*, *Geodiversitas*, *European Journal of Taxonomy*, *Naturae*, *Cryptogamie* sous-sections *Algologie*, *Bryologie*, *Mycologie*, *Comptes Rendus Palevol*.

Diffusion – Publications scientifiques Muséum national d'Histoire naturelle

CP 41 – 57 rue Cuvier F-75231 Paris cedex 05 (France)

Tél. : 33 (0)1 40 79 48 05 / Fax : 33 (0)1 40 79 38 40

diff.pub@mnhn.fr / <https://sciencepress.mnhn.fr>

© Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2024
ISSN (imprimé / *print*) : 0761-3032 / ISSN (électronique / *electronic*) : 2107-0881

Titiller, manipuler et observer les animaux chez Abū l-Ḥāmid al-Ġarnāṭī (m. 1169)

Jean-Charles DUCÈNE

École pratique des Hautes Études,
Les patios Saint-Jacques, 4-14 rue Ferrus, F-75014 Paris (France)
jean-charles.ducene@ephe.sorbonne.fr

Soumis le 30 mai 2023 | Accepté le 23 octobre 2023 | Publié le 15 mars 2024

Ducène J.-C. 2024. — Titiller, manipuler et observer les animaux chez Abū l-Ḥāmid al-Ġarnāṭī (m. 1169), in Broseta A., Scaccuto A. & Zucker A. (éds), Observation zoologique, expérience et expérimentation sur l'animal. *Anthropozoologica* 59 (3): 29-35. <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2024v59a3>. <http://anthropozoologica.com/59/3>

RÉSUMÉ

Le voyageur arabe Abū l-Ḥāmid al-Ġarnāṭī (1080-1169) a voyagé en Méditerranée, au Proche-Orient et au nord de la mer Noire, dans le courant du XII^e siècle, pour finalement mettre par écrit ses observations sous la forme de deux ouvrages – une cosmographie et un récit – dans lesquels il relate de manières différentes les choses extraordinaires aperçues lors de ses pérégrinations. Parmi celles-ci figure un grand nombre d'animaux peu connus ou au comportement «étrange». Si le voyageur nomme l'animal selon les informateurs locaux et le décrit morphologiquement selon ses propres observations, il n'hésite pas à le titiller pour le faire réagir et bouger, comme il peut aller jusqu'à le tuer et à l'ouvrir pour en décrire les organes internes. Il lui arrive aussi de toucher la peau, de goûter ou de sentir certaines parties de l'animal afin d'en livrer le goût ou l'odeur. D'autres sont simplement vus et décrits, et quelques-uns ne sont connus que par ouï-dire. Parmi la quarantaine d'animaux identifiables et dignes de sa curiosité expérimentale, la plupart appartiennent au milieu méditerranéen et aquatique plutôt qu'au monde terrestre.

ABSTRACT

Poking, handling and observing animals in Abū l-Ḥāmid al-Ġarnāṭī (d. 1169).
The Arab traveller Abū l-Ḥāmid al-Ġarnāṭī (1080-1169) travelled through the Mediterranean, the Near East and the northern Black Sea during the twelfth century, eventually writing down his observations in two books, a cosmography and a narrative, in which he recounts in different ways the extraordinary things he saw. These include a large number of little-known animals or animals with “strange” behaviours. While the traveller names the animal according to local informants and describes it morphologically according to his own observations, he goes as far as to tickle it to make it react and move, or even killing and cutting it open to describe its internal “organs”. He also touches the skin, tastes or smells certain parts of the animal in order to reveal its taste or smell. Others are simply seen and described, and some are known only by hearsay. Most of the forty identifiable animals worthy of his experimental curiosity, belong to the Mediterranean and aquatic realms rather than the land animals.

MOTS CLÉS
Récits de voyage,
littérature arabe,
observations,
expérimentation,
Méditerranée,
Moyen Âge,
zoologie.

KEY WORDS
Travelogue,
Arabic literature,
observations,
experimentation,
Mediterranean,
Middle Ages,
zoology.

INTRODUCTION

Le voyageur arabe Abū l-Ḥāmid al-Ġarnāṭī (1080-1169), qui vit le jour à Grenade mais passa la majeure partie de son existence en Orient, a laissé deux ouvrages – une cosmographie et un récit – dans lesquels il relate de manières différentes les choses extraordinaires aperçues lors de ses voyages en Méditerranée et au Proche-Orient. Seules les étapes importantes de son périple sont connues, bien qu'il y ait des incertitudes pour en concilier les détails. Né à Grenade en 1080, il séjourne en Égypte de 1117 à 1118, après être passé par la Sicile. Il visite Damas sur la route de Bagdad, où il réside de 1122 à 1126, avant de se diriger par Mossoul vers Bakou et de faire halte de 1131 à 1134 au débouché de la Volga dans la mer Caspienne, à Saġsīn, localité aujourd'hui disparue. L'année suivante, il remonte le fleuve pour s'établir quelque temps chez les Bulgares de la Volga – près de l'actuelle Kazan. Il reste une vingtaine d'années en Eurasie, voyageant par Kiev et prenant femme chez les Hongrois. Il repasse par l'embouchure de la Volga en 1159, puis par Bagdad l'année suivante. En 1162, il vit à Mossoul et il y meurt en 1169, chargé d'ans. Or, parmi les choses qui marquent son attention, figurent un grand nombre d'animaux peu connus, dont l'anatomie ou le comportement surprennent l'observateur par leur aspect inhabituel ou leur comportement « étrange ». Au lieu de simplement décrire l'aspect extérieur de l'animal, l'auteur relate sa rencontre avec celui-ci, ses premiers contacts visuels et physiques ainsi que ses tentatives pour le faire réagir. Abū Ḥāmid s'appuie certes, dans une minorité de cas, sur des auteurs antérieurs comme Ġāḥiẓ ou sur des informations rapportées par ouï-dire de l'un ou l'autre informateur ; mais il veut surtout fonder la réalité de son témoignage sur son observation personnelle, qui se marque par des verbes d'action ou de perception à la première personne. La description extérieure de l'animal se focalise, dans un premier temps, sur les organes externes et la forme du corps, mais l'auteur détaille surtout ensuite ses réactions aux stimuli et les mouvements de ses membres. Il lui arrive aussi de définir la texture de la « peau » de l'animal par le toucher. Dans certains cas, l'auteur n'hésite pas à le découper et à l'ouvrir pour faire état de ses viscères quoique, ici, son vocabulaire descriptif reste très limité. On peut parler de dissection, car le but de l'opération est bien de « voir » l'intérieur de l'animal. Enfin, parfois Abū Ḥāmid caractérise également l'odeur ou le goût de la chair de l'animal quand celui-ci est comestible ou quand on en extrait un produit utile à l'homme, comme le caviar d'esturgeon. Sur la quarantaine d'animaux identifiables, la majorité qui est l'objet de sa curiosité expérimentale appartient au milieu méditerranéen et est aquatique comme l'éponge, la pieuvre, la méduse, le phoque moine (*Monachus monachus* (Hermann, 1779)), la sole, l'anguille (*Anguilla anguilla* (Linnaeus, 1758)) ou la raie. Mais Abū Ḥāmid décrit aussi quelques animaux terrestres comme la zibeline (*Martes zibellina* (Linnaeus, 1758)), le castor (*Castor* Linnaeus, 1758), la salamandre (*Salamandra* Garsault, 1764) ou l'auroch (*Bos primigenius* Bojanus, 1827) en Eurasie, et beaucoup plus rarement s'intéresse aux oiseaux, à l'exception de l'aigle en Égypte. Soulignons d'emblée que

cet intérêt pour les animaux le distingue des géographes et des voyageurs arabes qui s'en soucient surtout quand les animaux sont utiles à l'homme (Miquel 1980: 315-389 ; Eisenstein 1990: 75, 76 ; M'Ghirbi 1996: 99-107). Néanmoins, tous ces observateurs admettaient tacitement que le bestiaire le plus étonnant est celui qui avait l'eau pour milieu. Il nous semble que cette inclination d'Abū Ḥāmid à décrire les animaux pour leur étrangeté et non leur utilité, qui le distingue des autres voyageurs, provient de son intérêt pour les « merveilles » telles que décrites plus bas.

LA DÉMARCHE D'ABŪ ḤĀMID AL-ĠARNĀṬĪ (1080-1169)

Il faut garder à l'esprit que, contrairement aux zoographes ou naturalistes médiévaux, Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī n'appartient pas au monde des savants intéressés par les sciences naturelles ou par les sciences anciennes – comprenons celles léguées par les Grecs. C'est avant tout un commerçant, manifestement aussi versé dans les sciences islamiques puisqu'il octroie des consultations juridiques quand il est sollicité (Ducène 2006: 94, 95). Il n'est ni médecin ni naturaliste comme Ibn al-Bayṭār (m. 1248), et ses observations naturelles sont plutôt déterminées par un regard piétiste posé sur le monde, sur la création. En effet, conformément à l'évolution de la sensibilité religieuse de l'époque, enregistrer, inventorier les choses prodigieuses du monde créé est vu comme une œuvre pie, dévotionnelle, puisque cela attire le regard de l'étourdi sur la toute-puissance du Créateur (Ducène 2005). Abū Ḥāmid note ainsi, au gré de ses voyages, les « merveilles » (*ʿaġāib*) de la création, c'est-à-dire toute les étrangetés qui semblent enfreindre l'ordre naturel tel que l'esprit humain peut le concevoir mais qui sont par là-même des signes de la toute-puissance du créateur. L'auteur justifie explicitement son regard piétiste :

« Si Allāh n'avait pas donné dans son Livre évident une indication pour les merveilles de ses signes [dispersés] dans les cieux et sur la terre [en ces termes] : “Que de signes contiennent les cieux et la terre ! Les hommes passent auprès d'eux et s'en détournent” (*Coran*, XII, 105), je n'aurais pas accepté de mentionner ces merveilles, quand les ignorant qui les nient augmentent en nombre et traitent de menteur celui qui les rapporte. » (Ducène 2006: 38)

Et parmi ces signes, il y a les animaux qui, par leur forme, leur anatomie ou leur comportement, témoignent de la sagesse du créateur. À la recherche de merveilles, Abū Ḥāmid tient à faire fond sur sa propre expérience plutôt que de prêter confiance à des informateurs ou de s'appuyer sur des autorités, qu'il cite peu. Relevons le *Livre des animaux* de Ġāḥiẓ (m. 867), à propos de l'imaginaire oiseau Roc (*Ruḥḥ*) (Ferrand 1925:108), mais paradoxalement, Ġāḥiẓ n'en dit mot dans l'édition actuelle du *Livre des animaux* (Al-Rawi 2017: 107, 108). Son expérience personnelle est ici primordiale et elle se marque par des verbes d'action ou de perception à la première personne. Ce primat de l'autopsie ou du témoignage oculaire (*ʿiẓān*) n'est pas une

originalité du voyageur ; bien plutôt, il s'agit d'un critère de vérité associé au genre de la relation de voyage arabe depuis le IX^e siècle (Miquel 1967 : 41, *passim* [voir index]). Observer des choses étonnantes durant une existence où l'on voyage beaucoup est une chose, en faire état par écrit en est une autre. Ses pérégrinations l'amènent à Bagdad en 1161 où, selon ses dires, il relate oralement à des interlocuteurs ses aventures et se laisse convaincre d'en rédiger le récit. Il le dédie expressément au vizir Ibn Hubayra (m. 1165) qui lui avait déjà témoigné de la gratitude précédemment, sous le titre de *Al-Mu'rib 'an ba'd 'aḡā'ib al-Maghrib* (*Exposition claire de quelques merveilles du Maghreb*; Hrbek 1955; Bejarano 1991; Ducène 2003, 2006; Sezgin 2010 : 132-139), dans lequel la description de sa découverte des merveilles est chronologique. L'ouvrage est connu à l'heure actuelle par cinq manuscrits tous incomplets (Madrid, Real Academia de la Historia, *Gayangos* XXXIV; *Gotha* 1539; Princeton, *Yahuda* 939 et 3554; Damas, *'Amm* 8160, ff. 100v-105v) et n'est accessible qu'au travers de trois éditions partielles couvrant chacune une partie du périple (respectivement : Bejarano 1991; Ducène 2003; Dubler 1953). L'année suivante, à Mossoul, il reprend le même matériel, un peu augmenté comme nous le verrons, et le classe dans une cosmographie, la *Tuḥfat al-albāb* (*Le don des cœurs*; Ferrand 1925; Ducatez 1985), qu'il dédie finalement à un pieux savant, Abū Ḥaṣṣ al-Irbilī. L'ouvrage connut un succès certain car pas moins de 21 manuscrits en sont conservés (Sezgin 2010 : 138, 139), mais comme l'auteur a commis trois rédactions de son traité (Tauer 1950), les manuscrits doivent sans doute appartenir à des traditions textuelles différentes, qu'il reste à démêler, car Gabriel Ferrand, en produisant la seule édition scientifique du texte disponible à ce jour, a bien entrevu la disparité des 13 manuscrits qu'il avait alors identifiés, sans pouvoir opter pour une version du texte et se résignant finalement à n'utiliser « surtout » que deux manuscrits (Paris, Bnf, 2167, 2170) (Ferrand 1925 : 1-23).

Après l'introduction, l'ouvrage se subdivise en quatre parties thématiques : « La description du bas-monde et de ses habitants, les êtres humains et les ġinn », « La description des merveilles des pays et des étrangetés des édifices », « La description des mers et de leurs animaux merveilleux » (*aḡā'ib hayawānātī-hā*) et « La description des excavations, des tombeaux et des ossements qu'ils contiennent ». La tonalité de l'ensemble n'a rien de l'inventaire scientifique ou même curieux mais il s'agit bien d'édification pieuse, voire parénétique, si l'on tient compte du dernier chapitre. Les multiples « merveilles » décrites, que ce soient des créatures vivantes ou des constructions humaines, ont un sens moral ici mis en exergue. Dans le premier cas, il s'agit d'illustrer les facettes multiples de la puissance du Créateur, dont les desseins échappent à notre intelligence, forcément limitée; dans le second cas, c'est bien l'*hybris* et la vaine opiniâtreté des Anciens, pourtant dûment avertis, qui sont montrées, afin que cela serve d'exemple, de leçon morale (*'ibra*).

Il faut donc garder en tête que les projets d'écriture d'Abū Ḥāmid ne sont pas mus directement par une curiosité zoologique : ce n'est qu'un siècle plus tard qu'al-Qazwīnī (m. 1283)

reprendra certaines de ses notices descriptives pour les intégrer dans sa propre encyclopédie de sciences naturelles, les *Merveilles de la création* (Carboni 2015 : 241; Zadeh 2023 : 98, 105). Or, celle-ci illustre aussi l'évolution de la lecture piétiste de la création à laquelle participe Abū Ḥāmid; avec al-Qazwīnī, le procédé est justifié et systématisé, en s'appuyant sur un ordonnancement, du reste, aristotélien de l'univers.

Abū Ḥāmid décrit une quarantaine d'animaux qu'il a croisés, parfois de près, au cours de son périple. C'est évidemment son récit de voyage qui donne accès à ses impressions lors de rencontres animales, puisque le récit narré à la première personne se prête à l'interrogation et au compte-rendu de l'expérience, le traité cosmographique relevant plutôt de l'exposé assertif, détaché, quoique les deux ouvrages se complètent parfois. Un élément reste cependant souvent mal défini : la localisation précise de l'observation – nous verrons que nous sommes au mieux sur les côtes de la Méditerranée ou à l'embouchure de la Volga dans la mer Caspienne, mais l'auteur ne ressent pas le besoin de situer avec soin son expérience, ce qui obère finalement l'identification mais éclaire aussi de la démarche. Une démarche positive, objectivée, aurait nécessité une contextualisation dans l'espace et dans le temps mieux explicitée, précisée, et ce n'est pas ici le genre qui l'empêchait car d'autres voyageurs témoignent de ce besoin en notant le lieu – la localité – et la date d'une chose vue. Ce déficit indique ici que c'est plutôt l'expérience subjective qui est prise en compte, ce qu'il a ressenti ou perçu, plus que l'objet de son attention. En outre, la quarantaine d'animaux ne sont pas tous présentés comme ayant été observés directement par le narrateur; il arrive parfois que la notice soit simplement introduite par « il y a dans cette mer, tel animal... », de sorte que l'on est simplement là devant une information rapportée par ouï-dire.

LES TYPES D'INTERACTION AVEC LES ANIMAUX

Les interactions avec ces animaux peuvent être divisées en trois catégories, selon l'investissement d'Abū Ḥāmid, sa participation personnelle explicite :

- cas où il explique lui-même comment il a agacé, titillé, touché l'animal pour le faire réagir ou pour en étudier l'anatomie;
- cas où des réactions de l'animal sont observées et qui semblent motivées par la présence de l'observateur, mais sans qu'il y ait un contact autre que visuel;
- manipulations d'animaux réalisées par autrui, mettant en évidence telle ou telle réalité anatomique ou éthologique.

LES ANIMAUX TITILLÉS PAR ABŪ ḤĀMID

Il semble que ce soit surtout entre 1113 et 1117, lors des premières années de son voyage, en particulier en Méditerranée, qu'Abū Ḥāmid paie de sa personne pour satisfaire sa curiosité. Ainsi, quelque part sur les côtes du nord du Maroc actuel, il observe de petites éponges appelées *nāranḡ* ou « oranges de mer

Méditerranée», à identifier en toute vraisemblance avec l'espèce *Tethya aurantium* (Pallas, 1766) ou *Tethya lyncurum* (Linnaeus, 1767), si l'on suit Ingrid Bejarano (1991: 71, note 12):

« Je fus témoin (*ra'aytu*) dans cette mer de merveilles, par exemple, après que la mer Méditerranée se fut retirée, un récif apparut. Il portait des cédrats rouges (*nārang*) comme s'ils venaient d'être cueillis de l'arbre. Je ne doutai pas qu'ils fussent tombés de quelque bateau. Je me rendis à cet endroit et j'en pris un. Voilà qu'il y avait un animal collé aux pierres que je ne pouvais arracher! Je voulus le couper au couteau mais celui-ci n'avait aucun effet sur lui. Il n'avait ni œil ni tête, et sa gueule était à l'endroit de la branche, comme cela serait sur l'arbre. Je l'enveloppai de mon vêtement et le tirai, alors un liquide ressemblant à de la bave sortit de sa gueule. Il était doux et agréable, très rouge, mais ne quittait pas le cédrat. Quand je le laissai, il ouvrit la gueule et s'agita, on eut dit qu'il respirait. Les cédrats formaient un groupe de grands et de petits. » (Bejarano 1991: 18; Ducène 2006: 48)

Sa description est loin d'être claire mais on comprend par le vocabulaire utilisé qu'il utilise l'image du cédrat sur sa tige pour décrire la créature qu'il aperçoit sur le récif et qu'il prend d'abord comme étant un fruit quelconque tombé d'une embarcation. Sans doute de forme ronde ou ovale, ne montrant pas de membres ni de parties de corps distinctes, attachés en grappe, les fruits semblent inertes. Finalement, au lieu d'être un fruit sphérique insensible simplement posé sur le rocher, la créature y est réellement collée et elle réagit en ouvrant son oscule – qu'il interprète comme une bouche – et en laissant couler un fluide. Abū Ḥāmid se garde de donner toute dimension, mais la comparaison avec le cédrat devait suffire à ses yeux. En somme, pour spécifier ses actions, il touche l'animal, le palpe, essaie de le prélever et décrit sa réaction. Il s'arrête aussi sur sa couleur et continue sa comparaison avec les cédrats en évoquant « la branche » qui tiendrait ensemble les animalcules.

Plus loin, il narre une rencontre singulière, sans doute avec une espèce de poulpe (famille Octopodidae), sans que nous puissions être plus précis. Dans son récit de voyage, il raconte :

« Un jour que je faisais mes ablutions sur un rocher en Méditerranée, quelque chose sortit de dessous le rocher où j'étais assis, entouré par l'eau. Apparut comme la queue d'un serpent jaune (*danab hayya safra*) tacheté de noir. Il saisit les doigts de mon pied droit : je fus effrayé et je bondis de peur à cause de lui. Il sortit alors la tête de dessus le rocher – il était à l'intérieur, sous l'eau. Je vis sa tête telle celle d'un lapin jaune (*al-arnab al-asfar*) avec des taches noires. Il avait deux grands yeux. Je pris un poignard que j'avais avec moi et lui perçai la tête, mais il rentra sous l'eau. Je saisis le poignard mais je ne pus l'en libérer. Le couteau était prêt de se libérer de ma poigne mais je le tenais fermement à deux mains comme si j'avais voulu couper [l'animal] et je le transperçai. Je frappai à plusieurs reprises sur

son corps et il sortit de dessous les pierres, nageant dans l'eau. Il était constitué de cinq tentacules (litt. « cinq serpents », *ḥamsa ḥayyāt*) et d'une seule tête. La longueur de chaque tentacule dépassait trois coudées et aucun n'avait d'os dans tout son corps. Sa gueule était sous sa tête. Ses viscères (*ḥaṣāḥā*) se trouvaient à l'endroit du cerveau. Lorsqu'ils en étaient extraits, il mourait. Son corps avait la douceur de la soie, mais le fer était sans effet sur lui. [...] Quelques-uns de mes compagnons en pêchèrent un. Je fus témoin de quelque chose de fantastique : ils introduisirent dans sa gueule un bâton, en sortirent les viscères et il mourut ! Ils enlevèrent sa peau. Elle était fine comme la coquille d'œuf. Son corps était tendre comme la viande d'agneau rôti. Il ne possédait ni épine ni arête. Le fer ne laissait aucune trace sur sa peau malgré sa douceur et sa finesse. Il grossissait en mer là où les bateaux chaviraient : il se nourrissait de ce qui s'y trouvait. Ainsi ceux qui habitent au bord de cette mer me rapportèrent ces merveilles. » (Bejarano 1991: 18; Ducène 2006: 48, 49; La Rosa 2019: 136).

La dernière phrase laisse entendre que son expérience personnelle a été complétée par l'interrogation des gens du cru, qui avaient l'habitude de pêcher et de tirer profit de l'animal. Dans sa cosmographie, il revient sur son témoignage en ajoutant :

« Puis, par la suite, un de ces serpents tomba victime d'un appât [utilisé] par les garçons. Je l'amenai donc sur la terre ferme. C'est alors que je fis une observation merveilleuse : sa gueule se trouvait sous la tête, à un endroit où devrait se loger l'anus ; ses viscères étaient à la place du cerveau. On introduisit un poignard dans sa gueule et on lui retira les viscères, si bien qu'il mourut. On le dépouilla : la peau était alors plus fine qu'une pelure d'oignon : elle était douce au toucher. Je la plaçai alors sur la main et lui portai [un coup] de rasoir au tranchant acéré avec lequel on coupe les cheveux, mais il n'y laissa aucune trace. On ne peut l'utiliser comme lien. La chair de [l'animal] a le même goût que la queue grasse cuite du mouton. La peau ne contient aucun os et n'est pas bonne à manger, bien que l'on pêche les poissons à l'aide de [cette peau] comme appât, car le poisson en est friand. » (Wüstenfeld 1849: 125, 126; Ferrand 1925: 97; Ducatez 1985: 197, 198)

Après la surprise, pour ne pas dire l'effroi, Abū Ḥāmid réagit en attrapant l'animal, le sort de l'eau, l'ouvre avec son couteau. La taille des tentacules de l'animal est estimée à trois coudées ; or, la coudée (*dirā'*) est une mesure très répandue au Moyen Âge, qui varie fortement selon les lieux et les époques entre 40 et 55 cm. Abū Ḥāmid questionne les gens du cru pour en connaître plus sur l'animal et consigne les renseignements recueillis. Dans sa *Cosmographie*, le récit prend plus la forme d'une pêche et, on le comprend implicitement, il en a goûté un morceau. L'identification de l'animal avec l'*Octopus* (Cuvier, 1797) ne pose guère de problème, notamment par l'analogie de sa tête avec celle d'un lapin, si

ce n'est qu'Abū Hāmid écrit explicitement que le spécimen pêché a cinq tentacules et non huit, on doit donc supposer qu'il a subi un accident au préalable.

D'autres poissons aux formes singulières l'intriguent, comme celui-ci, décrit comme un « grand bouclier », analogie formelle qui incline à y voir une raie (super-ordre Batoidea) :

« J'ai vu (*ra'aytu*) dans cette mer un poisson ayant la forme d'un immense bouclier (*al-tars al-'aẓīm*), de forme ronde, il est grand, blanc et ne ressemble à aucun poisson. Sa tête ainsi que sa bouche, ses dents et sa queue, qui est courte et large, sont disposées sur son corps ; ses flancs sont larges, minces, comme s'il s'agissait de ses ailes, avec lesquelles ils se propulser dans l'eau. Il est aussi rond qu'un bouclier et possède un ventre énorme. Je l'ai vu. Lorsqu'on fend son ventre, on en sort ses viscères ; ceux-ci renferment un grand foie et son cœur, disposé derrière, est aussi rouge que les viscères d'un grand mouton gras. » (Ferrand 1925: 104 ; Ducatez 1985: 204)

L'observation personnelle, appuyée par deux occurrences du verbe « voir », fonde la description extérieure de l'animal, mais la dernière remarque, impersonnelle, indique que l'animal a été découpé par un tiers, sans doute en présence de l'observateur.

Sa description du calmar (*Loligo* Lamarck, 1798) ou de la seiche (*Sepia officinalis* Linnaeus, 1758) relève des mêmes procédés. Dans sa périégèse, il relate son observation :

« J'ai vu dans cette mer un poisson dénommé “l'encre” qui est, par la forme, pareil au bonnet pointu (*qalansawa*) de laine que portent les Turcs. Il n'a ni tête ni bouche ni œil. Son ventre recèle comme des viscères (*maṣārīn*, sg. *maṣīr*) suspendus et visibles, à l'intérieur desquels se trouve un fiel important, semblable à celui de la vache. Quand un homme ou autre chose veut l'attraper, il tourne et l'eau autour de lui devient d'un noir d'encre. Je pense que ce noir provient de ce fiel. Quand il est pris dans les filets, on récupère l'encre et on l'utilise pour écrire [...] C'est une des merveilles (*aḡā'ib*) de la mer. » (Bejarano 1991: 76 ; Ducène 2005, 2006: 55)

Et la description de l'animal est revue dans sa cosmographie :

« Il renferme, en son sein, divers viscères, longs et collés les uns aux autres [...] Lorsqu'il est pris dans un filet, il frétille tant que, de ses viscères, sort un liquide aussi noir que de l'encre, qui noircit l'eau, en rendant son odeur désagréable. [...] On extrait sa chair et on la consomme : elle a la même [consistance] que le cartilage du chameau gras, mais on ne mange pas ses viscères. Cet animal compte au nombre des merveilles (*al-'aḡā'ib*). » (Wüstenfeld 1849: 127 ; Ferrand 1925: 102 ; Ducatez 1985: 202)

Il a vu et observé distinctement l'animal, il l'a sans doute agacé pour voir sa réaction, la généralisation de son comportement qui le conduit à lâcher l'encre semble provenir

d'informations demandées à d'autres personnes, comme si Abū Hāmid cherchait la confirmation de son observation par un consensus. Dans ce cas également, l'animal est mangé.

Peut-être en est-il de même avec un autre animal, plus difficile à identifier par les comparaisons formelles qu'il donne :

« J'aperçus aussi [en Méditerranée] un morceau de filet de la grandeur de deux coudées, cousu solidement, aux mailles carrées et aux nœuds visibles. C'est un animal dépourvu de tête et de bouche, et j'ignore par où il mange. » (Ducène 2003: 41)

Dans sa cosmographie, il précise :

« Je me trouvai une fois dans une barque, tout en regardant la surface de la mer, et voilà que passa à ma portée un morceau de filet de pêche, mesurant une coudée sur une, constitué de fils tressés, d'yeux carrés et de nœuds visibles, comme s'il s'agissait d'un morceau de filet d'un pêcheur. Je le sortis (*aḥaḍtuhu*, litt. « je le pris ») de la mer au point qu'il s'agita dans ma main. Je le rejetai à l'eau, il nagea ensuite, s'éloigna et plongea. Il fait partie des animaux marins. J'en fus émerveillé. » (Ferrand 1925: 98 ; Ducatez 1985: 199)

Outre l'observation directe, Abū Hāmid touche et palpe l'animal. À titre d'hypothèse, nous appuyant sur l'aspect filandreux de la créature et sa taille, nous y verrions une méduse (*Aurelia aurita* (Linnaeus, 1758)) mais la forme de l'animal comme son contact urticant nous réfrènt dans cette identification.

LES ANIMAUX OBSERVÉS

La simple observation, sans manipulation apparente, peut être illustrée par l'exemple de la description d'un spécimen appartenant à la famille de l'exocet ou poisson volant (Exocoetidae). Dans sa cosmographie, il écrit :

« Dans la mer, vivent différentes espèces d'animaux pourvus d'ailes, avec lesquelles ils s'envolent. J'ai vu un poisson d'une longueur d'une coudée, au dos noir et au ventre blanc. Il sortit de la mer et s'envola dans les airs selon le bon plaisir d'Allāh le Très Haut ; puis il replongea dans la mer. J'interrogeais les gens à son sujet, qui me répondirent : “il a pour nom *al-ḥattāf*” » (Wüstenfeld 1849: 127 ; Ferrand 1925: 100 ; Ducatez 1985: 200).

Abū Hāmid le décrit, caractérise sa couleur, lui attribue la taille d'une coudée, soit une quarantaine de centimètres. Il fait appel cependant aussi à ses compagnons, ou plus sûrement à l'équipage du bateau, pour en connaître le nom.

Bien plus tard, vers 1150, entre Kiev et les Carpates, il rapporte l'observation, sans doute, d'une salamandre commune (*Salamandra salamandra* (Linnaeus, 1758)) que Dubler identifiait plus largement à un lézard (Dubler 1953: 65) :

« J'ai vu un jour au pied d'un arbre, un animal qui ressemblait à un lézard, avec deux mains et deux pieds – on aurait dit que Dieu l'avait fait sortir du paradis. Il était comme en rubis rouge d'une limpidité sans égale et en un or resplendissant encore jamais vu. On aurait pensé qu'il avait été fait avec art et harmonie. Je suis resté ébahi de sa beauté. Mes compagnons l'entourèrent avec leurs chevaux alors que l'animal jetait un regard de magicien. Il tournait la tête à gauche et à droite mais restait immobile, ne se souciant guère de nous. » (Dubler 1953: 26, 27; Ducène 2006: 93)

Ni Abū Ḥāmid ni ses compagnons n'ont eu la curiosité de titiller l'animal ou de le stimuler. Le narrateur se contente d'une description formelle enthousiaste, pour ne pas dire hyperbolique, mais initiée seulement par le regard.

MANIPULATIONS RÉALISÉES PAR AUTRUI

Enfin, dans le troisième cas, nous pouvons mentionner sa description de l'esturgeon de la Volga (famille Acipenseridae) : il a sans doute vu lui-même l'animal manipulé par des pêcheurs, mais cela reste implicite. Dans sa cosmographie, il décrit un gros poisson observé vers 1141 :

« Il est allongé, possède un museau (*hurṭum*) où se loge une petite gueule de la longueur d'un doigt. Il est dépourvu d'arête (*ṣawḳ*), de dents et d'os. On extrait de son estomac de la colle qui est exportée dans l'ensemble des pays éloignés et il est grillé. On expulse de son ventre le caviar (*al-arz*, litt. "le riz") comme s'il se trouvait sous la chair (*lahm*), qui est la plus délicate de toutes les chairs consommées dans l'ensemble de ce bas-monde. [...] Sa graisse et sa chair ne répandent absolument pas d'odeur de graisse. Ce [poisson] compte au nombre des merveilles (*ʿaḡāʾib*) de ce bas-monde. » (Ferrand 1925: 115, 116; Ducatez 1985: 213)

Le voyageur a-t-il vu cet animal ou rapporte-t-il une information donnée par un informateur ? La précision de la description, l'appréciation du goût de sa chair, l'utilisation de ses différentes parties, nous laissent penser qu'il a observé lui-même l'animal. Nous savons qu'il a résidé plusieurs années à Saḡsīn, à l'embouchure de la Volga, et que l'esturgeon y est endémique.

CONCLUSION

Ces exemples nous montrent que, de manière incidente à ses projets d'écriture – la relation de voyage et sa cosmographie –, l'observation et la manipulation des animaux ont fait partie des moyens d'Abū Ḥāmid pour appréhender la réalité zoologique. Certes, il n'y a rien ici de systématique car il ne se veut pas naturaliste au sens premier du terme, et sans doute qu'un chien ou une poule n'aurait pas éveillé

un tel intérêt chez lui. Il s'arrête à des animaux singuliers, « extraordinaires ». Ce sont plutôt les rencontres animalières occasionnées par le hasard de ses pérégrinations qui lui ont donné l'opportunité de voir des animaux « bizarres », de les observer et d'en noter les particularités, surtout en Méditerranée. Nous aurions pu ajouter à la liste la sole, le phoque moine, l'espadon (*Xiphias gladius* Linnaeus, 1758) ou le homard (*Homarus* Weber, 1795), par exemple, mais dans ces cas, rien n'indique – aucun verbe de perception, aucune circonstance – qu'il en ait lui-même été témoin, recueillant sans doute une tradition orale. De même, en Europe de l'Est, quand il s'étend sur les mœurs supposées du castor ou qu'il évoque le *Bison* Smith, 1827. D'ailleurs, la comparaison des descriptions zoologiques dans ses deux ouvrages pour les mêmes animaux laisse penser qu'à côté de sa propre expérience, il fait aussi grand cas de ce que les observateurs locaux lui rapportent et les sollicite aussi dans cette perspective. Les cas exposés plus haut n'indiquent rien de systématique mais dans la réécriture de certaines expériences, dans la cosmographie, les informations additionnelles proviennent souvent de tiers. Dans les cas les plus intéressants, il s'investit, se donne de la peine en les touchant, en les découpant et en observant ce qu'ils contiennent. Parfois, il a peur – il le dit à plusieurs reprises. Les stimuli qu'il inflige aux animaux lui permettent d'observer leurs réactions qui sont alors décrites. C'est là que réside son expérimentation. Remarquons aussi que dans les cas où l'animal est comestible, il nous fait connaître le goût ou l'odeur des parties utilisées. Il lui arrive aussi de les toucher littéralement pour rendre compte de la texture de leur peau. Quant à leur anatomie, ce sont les singularités qui sont soulignées – présence ou absence des membres ou d'organes attendus –, la forme des corps, mais rarement des mesures.

Finalement, par la suite, les deux ouvrages d'Abū Ḥāmid dans lesquels le voyageur – écrivain montrait son investissement personnel dans la mise en lumière de certaines « merveilles » de la création sont devenus une source d'informations réalistes et empiriques sur des animaux insolites.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier les organisateurs du colloque auquel cette communication a été donnée pour leurs conseils et remarques, puis les référés qui l'ont relue avec acribie.

RÉFÉRENCES

- AL-QAZWINI: voir WÜSTENFELD 1849.
- AL-RAWI A. 2017 — A linguistic and literary examination of the Rukh Bird in the Arab culture. *Al-Arabiyya* 50: 105-117.
- BEJARANO I. (éd.) 1991. — *Abū Ḥāmid. Al-Mu'rib 'an ba'q 'aḡāʾib al-Magrib*. Consejo superior de investigaciones científicas, Madrid, 306 + 178 p.
- CARBONI S. 2015. — *The Wonders of Creation and the Singularities of Painting*. University Press, Edinburgh, 428 p.
- DUBLER C. 1953. — *Abū Ḥāmid el-Granadino y su relación de viaje por tierras euroasiáticas*. Maestre, Madrid, 425 p.
- DUCATEZ G. 1985. — La Tuhfa al-albāb d'Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Garnāṭī. *Revue des études islamiques* 53: 141-241.

- DUCÈNE J.-C. 2003. — De nouvelles pages du *Mu'rib 'an ba'd 'ağā'ib al-Mağrib* d'Abū Hāmid al-Ġarnāṭī. *Al-Qanṭara* 24 (1): 33-76.
- DUCÈNE J.-C. 2005. — Soufisme et cosmographie musulmane aux XII^e et XIII^e siècle: convergence ou influence à propos d'une conception commune du monde?, in DIERKENS A. & BEYER DE RYKE B. (éds), *Mystique: la passion de l'Un, de l'Antiquité à nos jours*. Éditions de l'Université de Bruxelles: 205-214.
- DUCÈNE J.-C. (trad.) 2006. — *De Grenade à Bagdad. La relation de voyage d'Abū Hāmid al-Ġarnāṭī*. L'Harmattan (Histoire et perspectives méditerranéennes), Paris, 210 p.
- EISENSTEIN H. 1990. — *Einführung in die Arabische Zoographie*. Reimer, Berlin, 306 p.
- FERRAND G. 1925. — Le *Tuhfat al-albāb* d'Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī. *Journal asiatique* 207: 1-148, 193-304.
- HRBEK I. 1955. — Arabico-Slavica. I, Abū Hāmid al-Andalusī und sein Werk *Mu'rib*. *Archiv Orientalní* 23: 109-135.
- LA ROSA C. 2019. — Animalia marini e 'ağā'ib nelle opere di geografia e otoporica Arabo-sicula e Andalusia. *Quaderni di studi arabi* 14: 123-144.
- MIQUEL A. 1967. — *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11^e siècle. Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*. Mouton; École pratique des Hautes Études (Civilisations et Sociétés; 7), Paris, 426 p.
- MIQUEL A. 1980. — *La géographie humaine du monde musulman*. Vol. 3. Mouton, Paris, 543 p.
- M'GHIRBI M. 1996. — *Les voyageurs de l'occident musulman du XII^e au XIV^e siècles*. Faculté des lettres, Tunis, 263 p.
- SEZGIN F. 2010. — *Geschichte des Arabischen Schrifttums*. Band XV, *Anthropogeographie*. Teil. 2, *Topographie – Geographische Lexika – Kosmographie – Kosmologie – Reiseberichte*. Goethe Universität, Frankfurt am Main, 470 p.
- TAUER F. 1950. — Annotations critiques au texte du *Tuhfat al-albāb* d'Abū Hāmid al-Māzinī édité par G. Ferrand. *Archiv Orientalní* 18 (4): 298-316.
- WÜSTENFELD F. (éd.) 1849. — *Al-Qazwīnī*. Kitāb 'ağā'ib al-mahlūqāt: *die Wunder der Schöpfung*. Dieterich, Göttingen, 452 p.
- ZADEH T. 2023. — *Wonders and Rarities*. Harvard University Press, Harvard, 445 p.

Soumis le 30 mai 2023;
 accepté le 23 octobre 2023;
 publié le 15 mars 2024.